De la pauvreté à l'excentricité : le glanage comme révélateur des marges de la consommation

Valérie Guillard
Maître de Conférences
Centre de recherche DRM (CNRS - UMR 7088)
Université Paris-Dauphine
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny
75775 Paris cedex 16
valerie.guillard@dauphine.fr
06 20 66 10 09

Dominique Roux
Professeur des Universités
Université Paris Sud – IUT de Sceaux
8 avenue Cauchy
92330 Sceaux
dominique.roux1@u-psud.fr
06 88 26 10 35

A paraître dans la Revue Economies et Sociétés « Études Critiques en Management » Série KC, décembre 2013.

De la pauvreté à l'excentricité : le glanage comme révélateur des marges de la consommation

Résumé

Alors qu'une proportion non négligeable de Français (38 %) dit avoir récupéré des objets jetés ou déposés sur les trottoirs, l'objectif de cet article est de mieux comprendre en quoi certaines pratiques de glanage choisi (versus de nécessité) d'objets les jours d'encombrants participent à révéler des formes de marginalité assumée plutôt que de pauvreté. Sur la base d'une étude qualitative menée auprès de 21 glaneurs et non-glaneurs, les résultats montrent que la pratique du glanage interroge d'abord le fait d'être pauvre (ou de se sentir pauvre) et nécessite de fournir des justifications pour s'autoriser à prendre des objets normalement collectés par les services municipaux. Ils dévoilent ensuite les critiques du système marchand sur lesquelles s'appuient les glaneurs, relatives i/ à la valeur, ii/ aux objets jetés, iii/ aux circuits d'approvisionnement conventionnels et iv/ à l'idée de pauvreté relue à l'aune d'un regard réflexif sur la consommation.

Mots-clés : glanage, marginalité, objets encombrants, critique du système marchand

From poverty to eccentricity: gleaning as a revealing evidence of the margins of consumption

Abstract

While a significant proportion of French people (38%) reports having recovered objects thrown away or deposited on the sidewalk, the objective of this article is to provide a better understanding of how certain practices of gleaning bulky objects (freely decided rather than dictated by necessity) help reveal forms of assumed marginality rather than poverty. Based on a qualitative study of 21 gleaners and non-gleaners, the findings show that the practices of gleaning first question the fact of being poor (or to feel poor) and require informants to find justifications to allow themselves to take objects that are normally collected by municipal services. They then reveal the critics of the market system on which gleaners rely regarding i / the value, ii / the thrown objects, iii / conventional supply chains and iv / the idea of poverty that is re-examined within a reflexive lens about consumption.

Keywords: gleaning, marginality, bulky items, critics of the market system

De la pauvreté subie à l'excentricité choisie : le glanage comme révélateur des marges de la consommation

Introduction

38 % des Français disent avoir, au cours des douze derniers mois, « récupéré des objets jetés ou déposés sur les trottoirs, notamment le jour du ramassage des encombrants » (Observatoire Société et Consommation, 2012). L'étude ne dit néanmoins pas si ces personnes glanent des objets par nécessité ou par choix. En effet, on ne sait pas vraiment si ces pratiques relèvent uniquement de la grande pauvreté filmée par Agnès Varda en 2000 dans « Les glaneurs et la glaneuse » ou si elles relèvent d'un comportement marginal qui ne fait que mettre en lumière une prise de distance par rapport au « centre » (Gauthier, 1994), autrement dit au système marchand. De fait, ramasser des objets jetés pourrait être le mode d'approvisionnement contraint des « nouveaux pauvres » (Maruani, 2003 ; Couret et Metzger, 2009), ces individus de conditions sociales diverses qui connaissent à un moment ou à un autre de leur vie des situations de précarité. Mais comme certains médias l'affirment aujourd'hui, le glanage pourrait également relever d'une pratique qui ne concerne « plus seulement les gens fauchés » et les populations socialement exclues (Le Parisien, 13/11/2012), mais des individus mus par d'autres motivations. On sait en effet que certaines personnes glanent des objets et/ou de la nourriture pour des raisons qui ne sont pas exclusivement économiques, mais également hédoniques ou symboliques (Donovan, 2012 ; Fernandez, Brittain et Bennett 2011; Brosius, Fernandez et Cherrier 2012).
Cet article s'intéresse au glanage urbain d'objets lors « des encombrants »[1]. Son objectif est de mieux comprendre les pratiques de glanage d'objets sous l'angle des marginalités qu'elles révèlent. Nous montrons en effet ici que les pratiques de glanage peuvent être vécues comme des formes de marginalité révélatrices de la centralité de la consommation marchande contre laquelle elles expriment des critiques (Donovan, 2012). Dans cet article, nous mettons au jour une forme d'excentricité que nous nommons « marginalité assumée » qui, au travers de la pratique du glanage, manifeste un désir de récupération des objets jetés. Ni pauvreté subie, ni simplicité choisie, ce « glanage de préférence » (Chris, Nicolaï et Riffaut, 2009) apparaît comme une remise en cause de la consommation marchande qui ne relève pas d'une démarche de simplification ou de réduction réelle de la consommation à l'instar des frugaux. Bien au contraire, ramasser des objets jetés offre à ces individus qui, d'une manière générale n'ont pas de difficultés financières majeures, un mode d'approvisionnement alternatif les conduisant à l'accumulation plutôt qu'au dénuement. Nous montrons aussi que leur critique du système marchand repose sur une posture de distinction à l'égard des consommateurs, mais aussi de la pauvreté. En somme, la contribution majeure de cet article est de mettre en lumière les mobiles d'un nouveau comportement, le glanage de préférence, qui vient grossir l'ensemble des comportements de consommation en marge de la consommation marchande, comportements qui s'appuient sur un répertoire de critiques du système de consommation dont cet article fera état.
Après une revue de la littérature sur les marges et les différentes formes de marginalité au rang desquelles figure la pauvreté, la seconde partie présente la méthode qualitative de cette recherche. Les résultats de la troisième partie sont discutés à l'aune de la littérature sur les comportements marginaux de consommation. Limites et voies de recherche futures concluent cet article.

---

[1] Par souci de simplification, nous nommerons « encombrants » le moment lors duquel les mairies autorisent les individus à laisser sur le trottoir les objets dont ils veulent se débarrasser, objets qui n'entrent pas dans les poubelles et qui seront pris par des camions dédiés.

1. Revue de la littérature

Afin de comprendre ce qui conduit les individus à choisir une nouvelle forme de marginalité – le glanage urbain –, nous allons présenter succinctement les différentes formes de marginalité dont le centre est la consommation marchande. Puis, nous distinguerons le fait d'être exclu via la marginalité économique (être pauvre financièrement), du fait de s'exclure volontairement en adoptant des comportements marginaux parmi lesquels se range le glanage urbain. La figure 1 présente en conclusion de la revue de la littérature les deux formes de marginalité, subie et choisie, et parmi celles-ci, la simplicité volontaire et le glanage.

1.1. Etre en marge lorsque le centre est la consommation marchande

Selon Michel Foucault (1961 [1972]), ce que l'on observe dans les marges se définit par rapport au centre. Et bien loin d'être un « dehors » en position d'extériorité par rapport à un « dedans », les marges manifestent que le dedans n'est autre que « le pli du dehors » (Deleuze, 1986, p. 104). Ainsi, les pauvres et les exclus, définis par le fait que la société les désigne comme tels et choisit de les assister (Simmel, 1909 ; Paugam, 2005) n'existent que par rapport à un centre dont ils révèlent la force, l'importance, la référence, la norme : la consommation marchande. En effet, qu'on aborde la pauvreté sous l'angle monétaire[2], sous l'angle des conditions de vie, ou même subjectivement, c'est la même référence à ce qui est accessible dans le domaine marchand, ce qui est possédé (ou non), ce qui pourrait l'être par rapport à d'autres, qui fonde la mesure et la comparaison. L'examen de la pauvreté comme marginalité permet donc de révéler le type de centralité à laquelle elle se réfère et par rapport à laquelle elle se trouve en rapport d'exclusion (Déchaux, 1990).

Dans la dynamique qui lie le centre et ses marges, Gauthier (1994) montre qu'un premier mouvement opère de manière centripète en cherchant à rapatrier, assimiler, réintégrer les exclus au sein de la société. Ainsi, les politiques publiques, mais aussi le monde marchand lui-même sont producteurs de discours et de pratiques veillant autant que possible à faciliter ou à maintenir l'accès à la consommation. Les réponses aux différentes crises économiques qui se sont succédées depuis quatre décennies se sont par exemple traduites par l'essor du *hard discount*, et plus récemment, par l'intensification des offres destinées à soutenir la baisse du pouvoir d'achat – baisses de prix et promotions (Moati et Ranvier, 2007), soldes (Gonzales et Korchia, 2008), produits d'occasion (Roux et Guiot, 2008).

Nous allons désormais puiser dans la littérature les éléments qui mettent en lumière deux types de marginalité, l'une qui consiste à être exclu et l'autre à s'exclure.

1.2. Etre exclus du centre : la pauvreté économique comme exclusion sociale

Bien que les mesures de la pauvreté divergent (puisqu'on en distingue au moins trois types – la pauvreté monétaire (absolue et relative), la pauvreté des conditions de vie et la pauvreté subjective), toutes soulignent la difficulté d'appréhension du phénomène et sa prise en compte dans les politiques publiques (Loisy, 2000). Entre autres critères qui participent à la définition de la pauvreté, entrent aussi en ligne de compte la durée ou la persistance d'une situation financière difficile. L'analyse de la pauvreté ne va pas sans celle de sa dynamique, en dépit de la complexité à saisir des trajectoires de vie et à disposer d'observations longitudinales

---

[2] Selon l'observatoire des inégalités, le seuil de pauvreté est franchi lorsque les revenus atteignent, selon les calculs, 50% ou 60% du niveau de vie médian (ce qui représentait en 2010, 803 ou 964 euros ; www.inegalites.fr).

(Mercier, 1995). De nouvelles formes de pauvreté liées aux turbulences économiques et aux « mécanismes de marginalisation engendrés par le système social » (Déchaux, 1990) conduisent à réfléchir également sur la précarité, entendue comme « l'absence d'une ou plusieurs des sécurités permettant aux personnes et familles d'assumer leurs responsabilités élémentaires et de jouir de leurs droits fondamentaux » (Loisy, 2000, p. 39). Derrière les risques qui peuvent se produire et qui marquent l'instabilité d'une situation, se profilent des éléments exogènes (chômage partiel, sous-emploi durable ou faillite d'un secteur d'activité par exemple), mais aussi des facteurs endogènes à l'individu (santé précaire, absence ou insuffisance d'éducation, fragilité psychologique, comportements de consommation inadapté à un niveau de ressources donné et conduisant au surendettement). Ces individus en situation de précarité sont aussi les plus vulnérables à tout accident de parcours qui peut jouer le rôle d'accélérateur de l'exclusion – exclusion du marché du travail, exclusion économique, exclusion familiale, exclusion sociale. Ce que l'on nomme alors « accidents de la vie » résume l'alignement dramatique et souvent simultané de conditions liées au travail, à la famille, à la santé et à la consommation, qui aboutissent au parcours de désocialisation de certains individus antérieurement bien intégrés (Déchaux, 1990). Ce processus de « disqualification sociale » est un parcours caractérisé par la fragilité, la dépendance et la rupture de lien social au cours duquel l'individu acquiert et intériorise le statut de pauvre (Paugam, 2005). La mesure monétaire de la pauvreté participe en retour à la stigmatisation des individus (Godet, 2006) en créant un effet de marquage social et de désignation des populations qui en sont l'objet (Goffman, 1963 [1975]). De fait, en se voyant catégorisé comme pauvre (Simmel, 1909), l'individu intériorise progressivement son statut et en vient à se vivre comme tel (Paugam, 2005).

Au bout du compte, les trois systèmes de mesure du phénomène (pauvreté monétaire, subjective et des conditions de vie) font de la consommation un référentiel. Etre pauvre, c'est ne plus pouvoir accéder à certains biens ou services, qu'on n'ait plus objectivement les revenus adéquats, qu'on se sente subjectivement incapable de le faire et/ou qu'on ne les possède pas/plus. La pauvreté est donc souvent une marginalité subie. Or, il existe d'autres formes de pauvreté « apparente » qui relèvent d'une marginalité revendiquée et choisie. Nous en examinons deux en particulier : la simplicité volontaire et le glanage

1.3. S'exclure du centre de la consommation marchande

Les consommateurs adoptent plusieurs comportements pour montrer leur prise de distance à l'égard de la consommation marchande en adoptant des comportements de pauvreté « apparente » : certains, assez radicaux dans leur choix de vie décident de moins consommer et de « simplifier » (Cherrier, 2009), que ce soit à l'échelon individuel ou collectif, par choix personnel ou pour des raisons militantes ; d'autres préfèrent tout simplement substituer à l'achat la récupération d'objets jetés *via* le glanage. Notons néanmoins que l'individu étant éminemment social, il s'exclut d'un centre (ici la consommation marchande) pour s'affilier formellement ou non à un autre groupe, celui des individus qui « font comme lui ». Notre acception de l'exclusion n'est donc ni l'isolement, ni l'esseulement.

- S'exclure du système marchand pour choisir d'être simple

Les formes de simplicité choisie font l'objet d'une littérature abondante et néanmoins ancienne (Gregg, 1936). Elle montre que des individus décident de modifier ou réduire leur consommation (Leonard-Barton, 1981 ; McDonald et al., 2006 ; Cherrier, 2009 ; Cherrier, Szuba et Özçaglar-Toulouse, 2012), de vivre frugalement en faisant durer les objets le plus

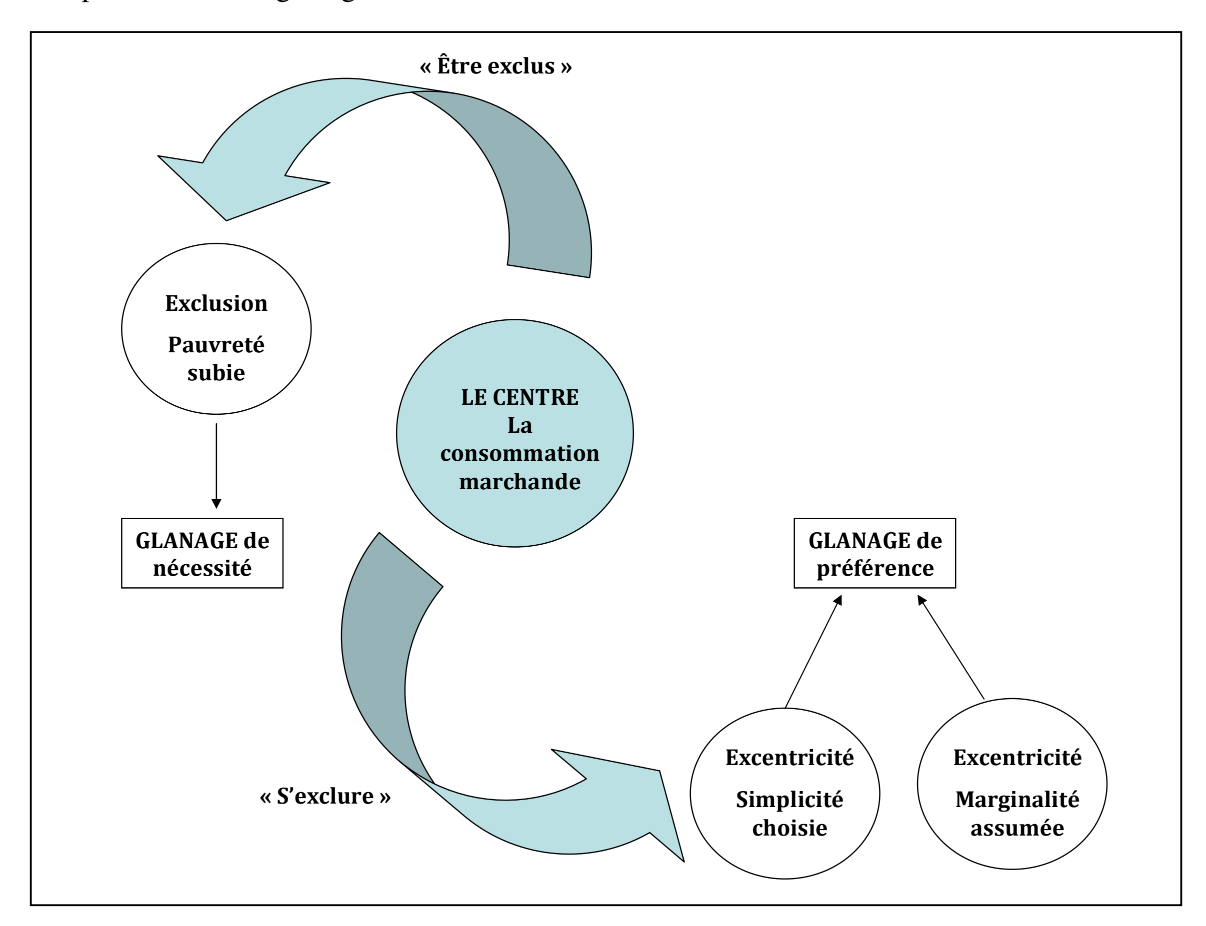
longtemps possible (Lastovicka *et alii*, 1999) ou de s'engager dans la voie de la décroissance (Sugier, 2012). La motivation est pour certains de moins travailler (et donc de moins gagner d'argent) pour moins consommer et pour consacrer davantage de temps à leur enrichissement personnel, familial, relationnel ou spirituel (Etzioni, 1998, 1999). Mais selon certains auteurs (McDonald *et alii*, 2006), ces (ré)aménagements de la consommation ne représentent pas le versant le plus abouti de la simplicité volontaire, qui suppose à la fois, dans une perspective « holiste » (Etzioni, 1998) un certain renoncement matériel, un ancrage dans une vie locale, une visée auto-suffisante, une conscience écologique et un désir de développement de soi. Cette orientation de type alter-consommation plutôt que consom'action (Rémy, 2007) vise à devenir moins dépendants vis-à-vis des objets et à ne plus se définir par ce qu'on possède mais par ce qu'on est (Fromm, 1978 ; Cherrier et Murray, 2007).
Des formes plus militantes s'expriment également de manière collective en marquant leur contestation du système de consommation et surtout de ses effets. On les retrouve au travers des collectifs décroissants et des mouvements écologistes (Dobscha et Ozanne, 2001 ; Sugier, 2012). Ces comportements témoignent de l'extrême complexité des pratiques des individus, qui se caractérisent par le fait que leurs mobiles combinent différentes dimensions de nature économique, hédonique et critique, à la fois individuelles et sociétales (Iyer et Muncy, 2009). Les motivations allient en effet un désir de préservation des ressources pouvant viser autant à protéger leur capital monétaire que celui, collectif et écologique, de la planète.
Quels qu'en soient les mobiles, la simplicité choisie n'est donc pas une pauvreté au regard de critères monétaires et/ou matériels, d'autant qu'elle s'exprime encore majoritairement par la voie conventionnelle de l'achat (Huneke, 2005). Ces choix de réduction volontaire du type, du nombre ou de la fréquence d'acquisition de biens neufs sont en effet fréquemment le fait de populations financièrement à l'aise, alors qu'elles s'apparentent à des pratiques liées au déclassement social (Craig-Lees et Hill, 2002 ; Shaw et Newholm, 2002 ; Huneke, 2005). Une grande partie de ces comportements ne rélève donc pas exclusivement d'une pauvreté économique, puisqu'ils sont souvent le fait de personnes parfaitement intégrées dans la société et dans le monde du travail. En revanche, tous ces comportements à côté desquels se range le glanage, interrogent la consommation : ils s'expriment au travers de pratiques que les représentations sociales réservent aux pauvres. Pourquoi de tels choix s'agissant du glanage urbain ?

- S'exclure du système marchand en glanant

Dans la liste des comportements susceptibles de caractériser la pauvreté apparente et choisie, le glanage occupe une place importante à la fois socialement et religieusement *(« la glanure du bout du champ appartient au pauvre »* Deutsch, 2008, p. 217). Surtout circonscrit à l'origine au domaine alimentaire et à la récupération dans les champs, le glanage contemporain et urbain concerne davantage le fait de fouiller dans les poubelles pour y récupérer des objets ou de la nourriture. Les travaux sur les *dumpster divers* (littéralement ceux qui plongent dans les bennes) (Fernandez, Brittain et Bennett 2011 ; Brosius, Fernandez et Cherrier, 2012 ; Donovan, 2012) ont étudié depuis peu leurs pratiques et leurs motivations. Ils montrent d'abord que trois types de glaneurs peuvent être distingués : ceux qui y sont contraints par nécessité, ceux qui n'y sont pas financièrement obligés mais le font pour une variété de raisons personnelles et ceux qui donnent à cette pratique un tour idéologique et politique afin d'insuffler un changement de mentalité et de comportement (Donovan, 2012). Dans le deuxième type, individuel, qui nous intéresse plus particulièrement ici, les travaux antérieurs ont mis au jour une série de motivations à la fois économiques, hédoniques, écologiques et altruistes (Brosius Fernandez et Cherrier, 2012). Une première lacune, toutefois, tient au fait que le glanage urbain est envisagé comme une pratique allant de soi,

sans évoquer sa possible représentation sociale comme une « pratique de pauvres ». Une deuxième lacune réside de manière corrélative dans l'absence d'information sur la manière dont ces individus s'affranchissent des risques de stigmatisation par d'éventuels observateurs extérieurs. Autrement dit, ces travaux ne permettent pas de comprendre ce qui autorise des individus à « faire les pauvres », à se comporter comme ceux qui ont des raisons objectives de le faire. « Faire le pauvre » n'étant donc ni légitime, ni gratifiant, c'est pour répondre à ces questions que nous avons conduit une étude qualitative auprès de glaneurs, dont les discours révèlent la posture de contestation et de « marginalité assumée ». Bien différente de la simplicité choisie, dans le sens où glaner dénote une tendance à l'accumulation matérielle plus qu'à la simplification, leur pratique permet aussi de relire la perception du système marchand et de la pauvreté.

Figure 1. Les deux formes de marginalités de la consommation – exclusion et excentricité – exprimées dans le glanage



2. Méthodologie de la recherche

Des « entretiens longs » (McCracken, 1988) ont été conduits auprès de treize glaneurs (9 femmes, 3 hommes, d'âge compris entre 22 et 61 ans), mais aussi par souci de contraste, auprès de huit personnes refusant toute idée de recours à cette pratique (Annexe 1). Les répondants ont été recrutés de proche en proche dans l'entourage des chercheurs selon la technique dite en « boule de neige », c'est-à-dire en recherchant des profils présentant une

situation socio-économique et des orientations aussi variées que possible. L'échantillon de glaneurs inclut ainsi trois personnes (parmi les plus jeunes) dont les conditions financières les placent en deçà du seuil de pauvreté. Les huit autres, qui n'ont *a priori* aucune nécessité de ramasser mais le font quand même, appartiennent aux classes moyennes, c'est-à-dire situées entre les 30 % les plus démunis et les 20 % les mieux rémunérés[3].

Les entretiens ont eu lieu au domicile des répondants ou à l'Université. Ils ont duré en moyenne une heure trente (de 45 minutes à 2h15) et ont été entièrement retranscrits pour l'analyse. Chaque entretien a débuté par des questions ouvertes (McCraken, 1988) sur les pratiques (ou absence de) de ramassage/récupération d'objets et la manière dont elles étaient vécues. L'entretien débordait le cas échéant sur d'autres comportements, comme acheter d'occasion, troquer, réparer, donner autour de soi, lorsqu'ils étaient évoqués par les répondants. Pour analyser nos données, nous avons utilisé un codage déductif en partant de codes issus de la littérature. Une analyse thématique a été conduite de manière croisée entre les chercheurs pour faire émerger les catégories d'analyse et confronter les interprétations.

3. Résultats

Les résultats montrent que la pratique du glanage interroge d'abord le fait d'être pauvre (ou de se sentir pauvre) et nécessite de trouver des justifications pour s'autoriser à prendre des objets jetés, normalement collectés par les services municipaux. Les résultats permettent ensuite de comprendre les justifications qui soutiennent cette pratique et qui s'appuient sur des critiques du système marchand relatives i/ à la valeur, ii/ aux objets jetés, iii/ aux circuits d'approvisionnement conventionnels et iv/ à l'idée de pauvreté relue à l'aune d'une réflexivité sur le système de consommation.

3.1. Etre ou se sentir pauvre pour s'autoriser à glaner

Non lieu au sens d'Augé (1992), le trottoir évoque souvent des images négatives : c'est un endroit sale (Navez-Bouchanine, 1991), où traînent des choses et des gens qui ne devraient pas s'y trouver, propice à des conduites à risques et socialement déviantes (Douglas, 1966). La rue est physiquement et symboliquement le lieu des pauvres, de la pauvreté. C'est aussi l'endroit où des objets-déchets, trop lourds et trop volumineux pour être placés dans les poubelles, sont temporairement déposés pour être collectés par les mairies sous le nom d'« encombrants » ou de « monstres » (Bellagamba, 2008). Il s'agit d'une manière générale d'objets dont les individus veulent se débarrasser et auxquels ils n'accordent plus aucune valeur. C'est ce qui explique que les non glaneurs ne voient pas d'un bon œil le ramassage de tels objets qu'ils estiment souillés et contaminés (Mauss, 1972 ; Rozin, Haidt et McCauley, 1993). Même si, comme Alain, ils sont au chômage et temporairement dans l'incertitude sur leur condition économique future (VERB1)[4], glaner serait vécu comme un « marqueur de la chute » (Chris, Nicolaï et Riffaut, 2009).
Pourtant, d'autres les ramassent (les glaneurs). Nos résultats montrent que des sentiments de pauvreté subjective chez des répondants qui sont (ou ont été) dans des situations financières difficiles (VERB 2 à 3) contribuent à expliquer leur recours au glanage. Ramasser est alors du registre de la nécessité, que la situation soit temporaire ou plus durable (VERB4). Toutefois, certains individus en situation précaire questionnent la légitimité qu'ils auraient à ramasser des objets, en s'interrogeant sur leur sentiment de « voler » de plus démunis qu'eux (Donovan, 2012), voire de priver les services municipaux de la valorisation issue du recyclage (VERB5). La situation financière seule n'explique donc pas la pratique *versus* le refus du

---

[3] Source : Observatoire des inégalités (http://www.inegalites.fr/spip.php?article1015)
[4] Les numéros renvoient aux extraits de verbatim présentés dans l'annexe 2.

glanage, des répondants en situation précaire refusant de le faire (Alain), quand d'autres, disposant de revenus confortables (Anne ou Léa), s'y adonnent régulièrement. En réalité, en plus de la saleté et de la contagion perçue à toucher ou s'approprier des objets possédés par d'autres et posés dans des lieux publics donc contaminés, glaner est empreint d'une forte dose d'ambiguïté (VERB6). Il est en effet nécessaire, indépendamment d'une situation financière particulière, de donner sens à ce qui est jeté et de se donner de « bonnes raisons » de ramasser des objets qui ont été mis au rebut et abandonnés (littéralement « donnés à ban »). C'est à la nature de ces justifications que nous nous intéressons maintenant, qui dévoilent quatre formes de critiques du système de consommation relatives i/ à la valeur ; ii/ aux objets jetés ; iii/ aux circuits d'approvisionnement conventionnels et iv/ à l'idée de pauvreté relue à l'aune d'une réflexivité sur le système de consommation.

3.2. Le glanage revendiqué comme critique du système de consommation

i/ Le premier registre de critique porte sur la notion de valeur, celle que les goûts et les modes rendent caduques et qui conduisent à jeter ce qui peut encore servir, ou dans le cas de Joël (VERB7), ce qui présente une véritable épaisseur historique. D'autres voient de la valeur dans le potentiel de réparation, transformation, personnalisation ou réappropriation créative des objets comme Vincent (VERB8), Sabine ou Amandine (VERB9). D'autres enfin (VERB10) soulignent le bénéfice financier d'un mode d'approvisionnement basé sur la gratuité, où la liberté de s'emparer des choses permet d'accéder à leur valeur sans contrepartie monétaire. La pratique du glanage permet ainsi de s'alléger de tensions liées à une situation économique parfois fragile, mais aussi des frustrations résultant d'un besoin de justification de ses dépenses (VERB11).

ii/ Le deuxième registre de critique est relatif au rapport affectif et presque anthropomorphique que les répondants entretiennent avec les objets. Là où la société de consommation crée et diffuse de la marchandise (*commodity*), certains glaneurs se sentent dans l'obligation de prendre soin d'objets singuliers et indûment abandonnés (VERB12). Ce « sauvetage » d'objets anthropomorphisés est le plus souvent motivé par des raisons écologiques basées sur la critique du gaspillage des ressources, comme l'expriment par exemple Vincent (VERB13), Amandine (VERB14) ou Gosia (VERB15). Il l'est aussi par le sentiment d'exploitation du travail des hommes et le désir de reconnaissance et d'hommage à leur mémoire qu'incarne alors la récupération de l'objet (VERB16). Mais par voie de conséquence, cette attention portée aux objets jetés conduit certains glaneurs à une récupération parfois compulsive, régressive et en tout cas massive aboutissant à leur accumulation (VERB17 et VERB18). Ce désir pour l'objet, bien éloigné du dénuement recherché dans la simplicité volontaire (Etzioni, 1998), est aussi parfois si fort que des tensions et frustrations naissent de l'impossibilité matérielle de le récupérer, ce sentiment d'abandon forcé laissant alors un souvenir indélébile (VERB19).

iii/ Le troisième registre de critiques porte sur les circuits marchands conventionnels, la rue devenant les jours d'encombrants à la fois un « grand libre-service » (VERB20), un lieu de trouvailles (VERB21 et VERB22), d'échanges et de dons réciproques (VERB23). La sérendipité décrite par les glaneurs (Brosius Fernandez et Cherrier, 2012) découle essentiellement du caractère inattendu des objets, mais aussi de leur prix (réel ou supposé) qui rend leur présence improbable et comme magique sur un trottoir (VERB24), De fait, si le référentiel marchand ne sert pas toujours d'étalon pour apprécier l'intérêt d'un objet ou pour saisir le potentiel de réinscription qu'il offre (VERB25), la découverte de quelque chose de rare ou de cher majore le sentiment d'incrédulité, mais aussi de puissance du glaneur (VERB26). Il y a donc souvent une sorte d'étonnement des répondants sur la nature des objets trouvés, et par familiarisation avec la pratique du glanage, sur la possibilité d'accès sans

effraction à un lieu d'approvisionnement non défini comme tel et sur les perspectives d'appropriation sans limites (autres que matérielles) qu'il offre d'un ensemble d'objets gratuits. Cette combinaison qui distingue en cela les bénéfices (économiques et expérientiels) du glanage de ceux de l'achat en brocante (Roux, 2004) conduit les répondants à réinterroger la notion de pauvreté et surtout du pauvre, et à en donner une conception critique particulière.

iv/ Le dernier registre de critique porte sur la réinterprétation de la figure du glaneur et du pauvre en relation avec le système de consommation. Le glanage n'est pas une démarche si socialement banalisée que tous les répondants se sentent aptes à la pratiquer, encore moins les non-glaneurs qui ont même l'impression de contribuer à polluer la rue et l'espace public en déposant simplement leurs objets aux encombrants (VERB27). De fait, ramasser est, pour un non glaneur, une situation contrainte qui semble réservée aux gens tombés dans l'indigence (VERB28) et dont la pratique ne peut qu'inspirer ou suggérer la honte (VERB29). Même pour les glaneurs, l'idée du stigmate social et l'interprétation qu'on pourrait donner de leur pratique relève de ce même sentiment de honte, directement éprouvé ou supposé de la part d'autrui (VERB33 et VERB31). En réalité, à la lumière des justifications évoquées plus haut, les glaneurs interrogés assument leur démarche, voire la revendiquent (VERB32). Si honte il y a, ce n'est parfois pas chez eux qu'on la note (Chris, Nicolaï et Riffaut, 2009), mais chez leurs proches, comme le montre l'exemple de Catherine (VERB33). Ils n'éprouvent, en général, pas de gêne à ramasser, sauf pour certains qui se sentent réprouvés par ceux qui les observent (VERB34). De fait, le regard d'autrui peut aussi bien se révéler inhibant qu'encourageant (VERB35) et doit être négocié pour rendre la pratique acceptable (VERB36). D'une manière générale, le fait d'assumer la pratique du glanage au nom de divers refus – refus de jeter ce qui peut servir ou qui a encore de la valeur, refus de gaspiller des ressources, refus de transformer brutalement de « pauvres objets » en « objets de pauvres » au nom de la dernière mode – s'accompagne d'une modification des représentations du pauvre. Est pauvre, non pas celui qui n'a pas les moyens d'acheter, mais celui dont les capacités créatives, les compétences en matière de goût ou de bricolage ou la « réflexivité » sur la société de consommation (Holt, 2002), le devenir de la planète et l'appauvrissement des ressources font défaut (VERB37 à VERB39). Ainsi, les glaneurs « font les pauvres » parce qu'ils s'excluent avec de « bonnes raisons » du centre, c'est-à-dire de la consommation comme référentiel légitime (VERB40). Sur le trottoir, sorte d'envers du miroir de la scène marchande (Roux et Guiot, 2013), les « pauvres gens » ne sont plus selon certains glaneurs ceux qui ramassent, mais ceux qui jettent et tombent dans les pièges de la consommation (VERB41 et VERB42).

Conclusion : l'excentricité choisie *via* le glanage comme forme de distinction

La pratique du glanage est traditionnellement associée à des conditions d'exclusion et de pauvreté réelles qui semblent l'enfermer dans un référentiel dont les non pauvres seraient exclus. Nos résultats montrent en premier lieu que des individus qui ne connaissent pas de difficultés financières majeures glanent à l'échelle micro-individuelle de manière choisie et revendiquée (Donovan, 2012). Ce « glanage de préférence » qui a été mis en évidence dans le domaine de la récupération alimentaire (Chris, Nicolaï et Riffaut, 2009) ne témoigne pas de la dimension engagée et politique étudiée par Donovan (2012), pas plus qu'il ne ressemble totalement aux comportements et orientations des adeptes de la simplicité volontaire. Alors qu'il partage avec ces deux courants une même critique du système de consommation et un désir de ne pas alimenter par l'achat neuf l'épuisement des ressources, la prolifération des objets et le gaspillage, il s'éloigne des engagements militants du *freeganisme* par son caractère individuel et de la simplicité choisie par le caractère accumulatif de la pratique. Il ne s'agit pas de trouver, à l'occasion, un objet qu'on peut éviter d'acheter dans les circuits

conventionnels, mais de ramasser ou de récupérer ce qui semble pouvoir remplir une fonction, qu'elle soit utilitaire, esthétique, symbolique ou psychologique.

En second lieu, nos résultats montrent que « faire le pauvre », quand on n'en a pas la situation objective, ne va pas autant de soi que les travaux antérieurs le laissent penser (Fernandez, Brittain et Bennett 2011 ; Brosius, Fernandez et Cherrier 2012). Pour surmonter le regard social qui y est attaché (y compris celui du chercheur), il est nécessaire d'avancer de « bonnes raisons » qui légitiment la pratique. Celles-ci se fondent sur la critique (nécessairement légitime) du système de consommation. En réalité, cette critique peut aussi bien servir à masquer l'avidité d'un comportement boulimique décomplexé par la gratuité et la facilité d'accès aux biens. En cela, elle ne contient pas nécessairement le « potentiel de transformation » politique que les pratiques plus engagées revendiquent (Donovan, 2012). Tous les consommateurs n'osant pas glaner, la mise en place d'initiatives telles que les *gratiferias*[5] ou les « magasins pour rien »[6] dans lesquels il est possible de prendre des objets dans un cadre plus institutionnalisé permettraient de nourrir cette avidité et/ou ce besoin d'objets, en somme soit de réduire la pauvreté, soit de pouvoir mieux exprimer sa marginalité.

Finalement, un éclairage intéressant est fourni sur la notion de pauvreté en regard de la consommation. Faisant écho aux signes de distinction culturelle investigués par Holt (1998), la pratique du glanage revendiqué renverse la perspective. Elle oppose une pauvreté « réflexive » (Holt, 2002) des consommateurs considérés comme piégés dans le centre (la consommation marchande), à la richesse des excentricités qui se tapissent dans ses marges.

En dépit du soin apporté à cette recherche, un certain nombre de limites peuvent être soulignées qui sont autant de voies de recherche futures. Notre échantillon est urbain. Qu'en est-il du glanage rural là où les personnes se connaissent peut être davantage? La ruralité permet-elle davantage de solidarité et donc une plus ou moins grande possibilité de glaner ou au contraire une plus grande peur du « qu'en dira-t-on » ? De plus, notre échantillon étant majoritairement composé de personnes qui ne sont pas pauvres au regard des critères économiques, il ne nous permet pas de comparer exhaustivement la nature des objets glanés ou l'usage ultérieur qui en est fait, selon que les répondants le font par nécessité ou par choix, les objets utilitaires prédominant toutefois dans le premier cas par rapport à ceux remplissant davantage des fonctions esthétiques et/ou hédoniques.

Références

Augé M. (1992), *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la modernité*. Paris, Le Seuil.

Bellagamba L. (2008), La pratique de récupération d'objets mis au rebut dans l'espace public, Mémoire de Master 2 Recherche en Sciences Sociales, mention sociologie des sociétés contemporaines, sous la direction de O. Martin et D. Desjeux, Université Paris Descartes.

Brosius N., Fernandez K. et Cherrier H. (2012), Re-Acquiring Consumer Waste: Treasure in our Trash? *Journal of Public Policy and Marketing*, Forthcoming.

Cherrier H. (2009), Anti-consumption discourses and consumer-resistant identities, *Journal of Business Research*, 62, 2, 181-190.

Cherrier H. et Murray J.B. (2007), Reflexive dispossession and the self: Constructing a processual theory of identity, *Consumption, Markets and Culture*, 10, 1, 1-29.

[5] Les gratiferias ou fêtes de la gratuité, initiées en Argentine, se développent aujourd'hui localement comme des manifestations temporaires où tout s'apporte et se remporte sans contrepartie monétaire.

[6] Le magasin pour rien ne comporte pas de caisse, pas de client, chaque citoyen, riche ou pauvre, peut venir prendre un à trois objets gratuitement (www.neo-planete.com).

Cherrier H., Szuba M. et Özçağlar-Toulouse N. (2012), Barriers to Downward Carbon Emission: Exploring Sustainable Consumption in Face of the Glass Floor, *Journal of Marketing Management*, 28, 3/4, 397-419.

Chris O., Nicolaï C. et Riffaut H. (2009), Les glaneurs alimentaires. Rapport d'étude qualitative remis à la DIIESES pour le Haut commissariat aux solidarités actives contre la pauvreté, Paris, Centre d'étude et de recherche sur la philanthropie (CerPhi).

Couret D. et Metzger P., (2009), Réduire les vulnérabilités plutôt qu'éradiquer la pauvreté, Le modèle de développement néolibéral à l'épreuve de la ville des Pays du Sud, *Espace populations sociétés*, 2, 263-277.

Craig-Lees M. et Hill C. (2002), Understanding voluntary simplifiers, *Psychology & Marketing*, 19, 2, 187-210.

Déchaux J.H. (1990), Pauvretés ancienne et nouvelle en France, *Revue de l'OFCE*, 30, 7-33.

Delacroix E., Guillard V., Darpy D. (2010), Le radin : économe, avare ou malin ? *Management et Avenir*, 47, 78-96.

Deleuze G. (1986), *Foucault*, Paris, Les Éditions de Minuit.

Deutsch E. (2006), Le droit du pauvre, *Pardès*, 40-41, 78-89.

Dobscha S. et Ozanne J.L. (2001), An ecofeminist analysis of environmentally sensitive women using qualitative methodology: The emancipatory potential of an ecological life, *Journal of Public Policy & Marketing*, 20, 2, 201-214

Donovan E.E (2012), Day to Day Change Making: The Transformative Potential of Dumpster Diving, Pomona Senior Theses, Paper 59, http://scholarship.claremont.edu/pomona_theses/59

Elgin D. et Mitchell A. (1977), Voluntary simplicity, *Strategy & Leadership*, 5, 6, 13 – 15.

Etzioni A. (1998), Voluntary Simplicity: Characterization, Select Psychological Implications, and Societal Consequences, *Journal of Economic Psychology*, 19, 619-643.

Fernandez K., Brittain A.J. et Bennett S.D. (2011), Doing the duck: negociating the resistant-consumer identity, *European Journal of Marketing*, 45, 11/12, 1779-1788.

Foucault M. (1961 [1972]), *Histoire de la folie à l'age classique*, Paris, Gallimard.

Fromm E. (1978), Avoir ou être : un choix dont dépend l'avenir de l'homme, Paris, Laffont, Collection Réponses.

Gauthier M. (1994), Entre l'excentricité et l'exclusion : les marges comme révélateur de la société, *Sociologie et sociétés*, 26, 2, 177-188.

Godet M. (2006), La pauvreté monétaire en question ou la pauvreté de la mesure de la pauvreté, *Sociétal*, 54, octobre.

Goffman E. (1963 [1975]), Stigmate. Les usages sociaux des handicaps, Paris, Éditions de Minuit, coll. Le Sens commun.

Gregg R.B. (1936), The Value of Voluntary Simplicity, *Pendle Hill Essays*, 3, Wallingford, PA, Pendle Hill.

Holt D. (1998), Does Cultural Capital Structure American Consumption?, *Journal of Consumer Research*, 25, 1, 1-26.

Holt D. (2002), Why Do Brands Cause Trouble ?, A Dialectical Theory of Culture and Branding, *Journal of Consumer Research*, 29, 1, 70-96.

Huneke M.E. (2005), The Face of the Un-consumer: An Empirical Examination of the Practice of Voluntary Simplicity in the United States, *Psychology & Marketing*, 22, 7, 527-550.

Iyer R. et Muncy J.A. (2009), Purpose and object of anti-consumption, *Journal of Business Research*, 62, 2, 160-168.

Lastovicka J.L., Bettencourt L.A., Hughner R. S. and Kuntze R.J. (1999), Lifestyle of the tight and frugal: Theory and measurement, *Journal of Consumer Research,* 26, 3, 85-98.

Leonard-Barton D. (1981), Voluntary Simplicity Lifestyles and Energy Conservation, *Journal of Consumer Research*, 8, 3, 243-252.

Loisy C. (2000), Pauvreté, précarité, exclusion. Definitions et concepts, Observatoire National de la Pauvreté et de l'Exclusion Sociale, Les travaux de l'Observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale, Paris, *La Documentation Française*, 23-50.

Maruani M. (2003), Les working poor version française : travailleurs pauvres et/ou salarié(e)s pauvres ?", *Droit Social,* n°7/8, juillet-août.

McDonald S., Oates C.J., Young C.W. et Hwang K. (2006), Towards sustainable consumption: Researching voluntary simplifiers, *Psychology and Marketing*, 23, 6, 515-534.

McCracken G. (1988), *The long interview*, Newbury Park; Beverly Hills: Sage.

Mercier L. (1995), La pauvreté : phénomène complexe et multidimensionnel, *Service social*, 44, 3, 7-27.

Moati Ph. et Ranvier M. (2007), Le développement des marques de distributeur et les stratégies des industriels de l'alimentaire, *Cahier de Recherche*, Crédoc, 242.

Navez-Bouchanine F. (1991), Modèle d'habiter et crise de l'urbain : la situation vue à partir du Maroc, *Espaces et Sociétés*, 65, 2, 85-108.

Paugam S. (2005), *Les formes élémentaires de la pauvreté*, Paris, Presses Universitaires de France.

Rémy E. (2007), De Que choisir ? à Casseurs de pub : entre récupération marketing et nouvelles figures consuméristes, *Décisions Marketing*, 46, avril-juin, 37-49.

Roux D. (2004), Les orientations envers l'achat d'occasion, le rôle du risque perçu et de l'expertise : quelles implications pour la distribution ?, *Décisions Marketing*, 35, juil.-sept., 9-21.

Roux D. et Guiot D. (2008), Une mesure des motivations envers l'achat d'occasion, leurs antécédents et leurs conséquences, *Recherche et Applications en Marketing,* 23, 4, 63-95.

Roux D. et Guiot D. (2013), Par-delà le miroir... de la scène marchande : l'acheteur d'occasion au pays des merveilles, in F. Clochard et D. Desjeux, *Le consommateur malin face à la crise*, *Tome 2, Le consommateur stratège,* Consommations et Sociétés, Collection « Dossiers Sciences Humaines et Sociales », L'Harmattan, Paris, 165-186.

Rozin P., Haidt J. et McCauley C. (1993), Disgust, *Handbook of Emotions*, M.Lewis et J.M. Haviland eds., New York, Guilford Press, 575-594.

Shaw D. et Newholm T. (2002). Voluntary simplicity and the ethics of consumption, *Psychology and Marketing,* 19, 167-185.

Simmel J. (1909), *Les pauvres*, Paris, PUF.

Sugier L. (2012), Le marketing face à ses résistances : une ethnographie des imaginaires et des pratiques de consommation des objecteurs de croissance, Thèse pour le doctorat de sciences de gestion, Université de Rennes 1.

Annexe 1. Liste et profils des répondants

Prénom	Age	Situation professionnelle et maritale	Glaneur
Amandine	22 ans	Etudiante, en couple, sans enfant, *sans revenus*	Oui
Eddy	23 ans	Jardinier au chômage, en couple, sans enfant, *sans revenus*	Oui
Sabine	24 ans	Consultante, en couple sans enfant	Oui
Géraldine	30 ans	Chômeuse, seule avec 2 enfants, *allocations chômage*	Oui
Gosia	34 ans	Commerciale, célibataire	Oui
Vincent	38 ans	Chargé de clientèle, divorcé, deux enfants	Oui
Bérangère	41 ans	Enseignante, mariée, trois enfants	Oui
Léa	45 ans	Fonctionnaire ministère justice, marié, deux enfants	Oui
Anne	50 ans	Chercheur, mariée, sans enfant	Oui
Muriel	50 ans	Institutrice, mariée, deux enfants	Oui
Patricia	54 ans	Secrétaire, mariée, trois enfants	Oui
Catherine	58 ans	Chef de projet au Ministère de la Culture, mariée, 3 enfants	Oui
Joël	61 ans	Artiste, marié, sans enfant	Oui
Prénom	Age	Situation professionnelle et maritale	Glaneur
Héloïse	28 ans	Etudiante, célibataire	Non
Axelle	29 ans	Webmaster, en couple, sans enfant	Non
Hélène	30 ans	Commerciale, en couple, sans enfant	Non
Alain	49 ans	Chômeur, célibataire	Non
Paul	34 ans	Illustrateur	Non
Philippe	42 ans	Responsable informatique	Non
Bernadette	59 ans	Retraitée, mariée, trois enfants	Non
Laurent	75 ans	Retraité	Non

Annexe 2. Exemples de verbatims des glaneurs et des non-glaneurs (en italique)

VERB1	« Il y a une question d'hygiène, de propreté. Après ça dépend ce que c'est. Un meuble c'est moins délicat mais quand même, on ne sait pas ce qu'il y a eu dedans »	*Alain*
VERB2	« Les meubles c'est cher, ça coûte 100 euros ou 200 euros et je sais que je n'ai pas les moyens de me payer ça. Lorsque j'étais en formation, ma situation était délicate, donc j'ai pris ce meuble. Maintenant, je vais commencer à retravailler, donc peut être je ne le ferais pas, car je choisirais un beau meuble dans un magasin. C'est suivant les périodes de la vie aussi »	Gosia
VERB3	« Oui je ramasse les objets sur les trottoirs depuis que j'ai perdu mon emploi, plutôt même que j'ai tout perdu. Dans ma vie d'avant, je ne le faisais pas (…) Les raisons sont que j'en ai strictement besoin sinon je ne le ferais pas. Je ne fais pas ça pas plaisir si vous voulez savoir. Je fais plutôt ça le soir oui, car j'en ai honte, je n'assume toujours pas ma situation actuelle, j'ai énormément de mal. Je fais donc ça le plus discrètement possible en me cachant »	Géraldine
VERB4	« Lorsque je prends un objet dans la rue…c'est aussi quelque chose d'utilitaire et aussi financièrement malin, car sachant que je n'ai pas les moyens de me l'acheter, c'est toujours mieux quand cela est en bon état et gratuit… Oui, j'ai l'impression de recevoir un cadeau de la vie, car celle-ci n'est pas facile avec tout le monde »	Muriel
VERB5	« Je ne le ferai jamais. Il faudrait être dans le besoin, on ne sait pas où ça vient… Et puis, sur le trottoir, c'est quelqu'un qui donne à la mairie. Je n'ai pas à prendre cet objet là, ça ne m'est pas destiné. A l'extrême je pourrais me dire : « est-ce que derrière, c'est recyclé ? Est-ce que je n'enlève pas quelque chose dans le maillon, pour les matériaux ? »	*Alain*
VERB6	« Il y a un peu de vol car c'est localement, physiquement dans un lieu public, donc on a l'impression de piquer quelque chose, même si quelqu'un le laisse, c'est pour être jeté, la localisation, la proximité…c'est public, et on sait jamais si on a oublié, on est dans le doute, il n'y a pas écrit : « servez vous si ça peut servir », « profitez-en », « on brade ». Il y a quand même… vous vous autorisez quelque chose et vous n'avez pas été invité à le faire »	Patricia
VERB7	« Je me souviens que maman, à l'époque où les choses ont changé dans la vie paysanne…maman s'est débarrassée d'une armoire authentique Louis XIII. Elle ne voulait pas entendre parler de ça. Elle voulait du formica. Elle voulait une table qui se nettoyait bien et non grasse. Donc plein de belles choses ont été jetées. Ils voulaient des choses propres, carrées. J'ai tout vu disparaître. J'ai vu la vente de tous les objets de la ferme mais je sais que de mon enfance de paysan, j'ai beaucoup récupéré car tout est récupérable… »	Joël
VERB8	« Parfois avec deux vélos, oui, j'arrive à en refaire un… je récupère aussi de vieux ordinateurs que je démonte pour les pièces détachées : un ventilateur ou ne serait-ce qu'un lecteur de disquette ou autre »	Vincent
VERB9	***Q. Quelle serait votre motivation de prendre quelque chose ?*** « La création, l'âme des objets, la personnalisation. Car un meuble neuf, la planche vitrifiée, ça me…j'irais pas… un meuble ancien qui a un aspect vintage, c'est plus sympa qu'un IKEA vintage. Il y a un meuble, celui de ma belle mère, je me suis tout de suite imaginée ce que je pouvais en faire » «… Prendre des tas de trucs que... dans lesquels on va se servir, comme des planches de bois et puis on invente des millions de trucs à faire et ça vient aussi...oui, de ce besoin de créer… »	Sabine Amandine
VERB10	« C'est un bon moyen d'économiser si on peut »	Léa
VERB11	« Oui ! Je pense qu'il y a cette liberté de se servir. Oui voilà ! Oui, c'est ça ! On est libre. C'est libre ! et puis il n'y a aucune culpabilité puisqu'on se dit que ce sont des objets rejetés et nous, on est super heureux de se dire qu'on peut on peut farfouiller, et la moindre cochonnerie qu'on trouve on la trouve super, hein ? Et on va la garder… avoir une tonne de matériaux sous la main, sans aucune contrainte d'un point de vue économique. Ça c'est clair, et voilà, de se dire : « sers-toi, c'est gratuit quoi ! »… Pour les brocantes, je pense parce que comme il y a de l'argent, du coup le poids de l'objet pèse, dans le sens où il faut faire encore plus attention, si tu prends cet objet, aux conséquences que ça va avoir »	Amandine
VERB12	« Ça me fait penser qu'on a beaucoup « ramassé » de chats aussi, qu'on a adoptés. Je ne sais pas si je peux mettre les deux sur le même plan, mais j'ai l'impression qu'il y a un lien. On ne les attendait pas non plus, mais on a été content de les accueillir. C'est pareil pour les objets vous croyez ? »	Léa

VERB13	« Je ramasse des objets qui sont jetés à la benne, des téléphones, des live boxes, des composants électroniques. Bref, tout ce que je vois passer. Je les répare si besoin et je les donne autour de moi. Je n'ai pas attendu qu'ils fassent des campagnes de communication à grands frais sur l'écologie. Quand j'étais môme, il paraît que je voulais devenir éboueur (rires...). Non plus sérieusement, je viens d'une éducation où on nous a appris la valeur des choses. Mon père est communiste. Il cultive son jardin le dimanche. Ma mère est à la maison et fait la cuisine. Chez nous, on ne jette pas. On n'a pas beaucoup de moyens. Donc on fabrique, on répare. On ne nous a pas élevé dans l'idée du gaspillage »	Vincent
VERB14	« J'ai aussi envie de décider moi-même de ce que je détiens et pourquoi je le détiens, et donc par là aussi, à force d'acheter, on se rend compte qu'il y a des choses qui sont jetées à tire-larigot et moi, depuis que je suis toute petite, je traîne dans cette espèce de tas d'objets rejetés qui sont destinés à être détruits et donc j'ai eu ce truc de récupérer l'objet »	Amandine
VERB15	« Comme je n'aime pas gaspiller, déjà je trouve que pour l'écologie, c'est mauvais et pour les gens qui n'ont pas les moyens, c'est mauvais aussi car ils pourraient profiter de ces choses-là. Ce n'est pas que je suis riche, mais pour moi c'est du gaspillage »	Gosia
VERB16	« J'ai même pris l'habitude de récupérer des objets sur les trottoirs. Quand je les vois, je suis consciente du travail qui a été incorporé dans ces objets et ça me fait mal qu'ils aient été abandonnés. Quelqu'un les a faits. Il y a du travail, du temps et de la valeur incorporée dans ces objets abandonnés. La mondialisation crée des objets éphémères avec des matières éphémères, des processus éphémères et des gens éphémères. Rien n'est fait pour durer….C'est un gâchis auquel je ne veux pas contribuer. Alors ça, c'est ma petite contribution »	Catherine
VERB17	« Je préfère prendre des objets dans la rue. Comme j'aime les objets, je donne une seconde vie aux objets. Mais je suis plus dans le fait d'engranger que de défaire. Et parfois on se dit : « tiens, il faudrait faire un vide grenier pour se débarrasser ». Mais on ne le fait pas…	Anne
VERB18	« Là, on se rend compte qu'on débarque dans un univers où on peut prendre tout ce qu'on veut et donc faire ce qu'on veut avec. On peut prendre, c'est à nous pour cinq minutes, et aller au tas suivant le reposer en disant « j'en veux plus ».	Amandine
VERB19	« Maintenant il y a des choses que j'ai regrettées. Et j'y pense toujours. Un jour, je sors du travail, deux fauteuils en bois, genre 1900, belle époque, et ça doit coûté super cher sauf que j'avais un rendez-vous. J'aurais pu dire : « tant pis pour le rendez-vous, je remonte les deux chaises, et j'irais à mon rendez-vous plus tard ». Je ne l'ai pas fait. Le rendez-vous est passé en premier et je l'ai toujours regretté. Une autre fois, je n'ai pas de voiture, j'étais en banlieue entrain de faire un entretien, des fauteuils année 1960 en fer, ça vaut la peau des fesses, je n'allais pas me trimballer le truc, là aussi, regret ! »	Anne
VERB20	« Voilà, c'est comme si la rue était un grand libre service et chacun…voilà… s'offre mutuellement ce dont il n'a pas besoin. [Ce] qui ne vaut pas la peine d'être vendu »	Amandine
VERB21	« C'est un peu la même chose qu'en brocantes. Le fait de trouver, je crois, c'est ça le plus excitant. Trouver un objet qu'on n'attendait pas »	Léa
VERB22	« Il y a quelque chose d'un peu divin, enfin d'un peu mystique dans les encombrants qu'il n'y a nulle part ailleurs. C'est pour ça que je trouve que la trouvaille d'objets, c'est largement au dessus de l'achat d'un l'objet »	Amandine
VERB23	« Parce qu'on trouve de tout et de rien. Moi, j'ai trouvé des vieux vinyles que j'ai offerts à un copain qui scratche. C'est des vieux vinyles de Bob Marley, de trucs comme ça. C'est super de trouver des trucs comme ça. Ça pourrait être des disques de collectionneurs, des trucs comme ça. J'en ai pris trois ou quatre que je connaissais et qui m'intéressaient. Je les ai embarqués et je les lui ai offerts. Il m'a dit « ouais, c'est trop bien ! »	Eddy
VERB24	« Mon père a trouvé une ceinture avec deux petits pistolets, comme ça, et c'est des vrais pistolets qui tirent. Sauf qu'il n'y avait pas de balles à l'intérieur. Et il a trouvé ça aux encombrants. Mais c'est aberrant de trouver ça aux encombrants ! C'est presque magique, je pourrais dire, parce que c'est un truc qu'on n'aurait même pas pensé à acheter	Eddy
VERB25	« Quand tu achètes un objet neuf, il est déjà défini. Il est enfermé dans le sens que le fabricant ou la marque ont voulu lui donner. Et c'est d'ailleurs après ça que les gens courent. Moi, je préfère des objets qui n'ont plus de statut, plus d'inscription et dont je peux faire ce que je veux, les transformer, les couper, les déchirer, leur accrocher des trucs, en faire ce qui me définit »	Amandine

VERB26	« J'ai ramassé une fois un micro-ondes à Paris, au pied d'un panneau. J'ai évidemment cru qu'il était cassé. Mais des fois que... Je l'ai mis dans la voiture à tout hasard pour que mon mari le vérifie. Eh bien, il était tout neuf !!! Tout neuf. Avec le mode d'emploi dedans. Je lui ai demandé : pourquoi ils l'ont jeté alors ? Il m'a répondu : « il est un peu compliqué d'emploi. Ils n'ont pas du savoir le faire fonctionner, alors ils l'ont jeté ».	Léa
VERB27	« Déjà c'est encombrant sur le trottoir, c'est à l'air libre, tu as les chiens, les machins, je n'aime pas du tout, j'ai horreur quand les gens font ça, je comprends hein, mais ça m'horripile, c'est mon côté maniaque, je n'aime pas du tout, pas du tout. Ah, là, là, je ne peux même pas les toucher, et en plus, je n'ai qu'une hâte c'est que ça parte, parce que ça fait désordre, ça fait, voilà… j'aime pas voir fouiller dans les affaires, ça attire plein de gens, je n'aime pas du tout »	*Héloïse*
VERB28	« Je me dirais sûrement pourquoi ? comment ? Est-ce que je peux l'aider ? Comment cette personne est arrivée dans cette situation ? Pourquoi elle fait ça ? Le pire scénario, c'est si je découvre qu'une personne de mon entourage ramasse des objets car elle est en manque d'argent et que c'est pour ça qu'elle doit ramasser des objets afin de les revendre ou je ne sais quoi »	*Axelle*
VERB29	« Et si il ne marche pas ? vous le montez vous le redescendez, on vous voit le ramener….j'aurais honte, non, non, non ! »	*Alain*
VERB30	« L'autre jour, mon voisin d'en face du coin de la rue – que je ne connais pas d'ailleurs – a vidé plein de trucs. J'ai récupéré l'ordinateur. Ça, je l'ai donné à un copain qui récupère les composants. Ensuite, j'ai pris son peignoir. Un grand peignoir rouge super ! Bon, là, j'ai eu un peu honte [rires], mais bon, j'en suis très contente. C'est un peignoir d'homme. Je l'ai pris entre deux allées et venues lorsqu'il sortait ses affaires. ça faisait un peu... euh... « voleur » quoi ! Du genre la fille qui n'a même pas de quoi acheter un peignoir neuf à son mari. Un peu nécessiteux si je puis dire... »	Léa
VERB31	« Le premier sentiment non maîtrisé serait la honte. Elle va se dire : « elle est nécessiteuse ». C'est un jugement de valeur, car dans la société capitaliste, occidentale, c'est souvent important de l'image de soi, ça passe par combien on a sur le compte »	Gosia
VERB32	« Bah, disons que premièrement, moi je m'en fous un peu de comment on me regarde, vu que je suis jeune… j'ai un look un peu décalé. Et donc, le type il peut me regarder comme il veut. Au final, il l'a jeté. Moi, je prends, ça me sert, et puis l'autre, ça me fait plus rire qu'autre chose... et à la limite, s'il tirait sa tête, ça serait encore plus marrant, qu'il « boudine » un peu devant sa porte (rah rah rah !!). Je dirai : « merci, Monsieur ! Merci !!! » [rires] »	Eddy
VERB33	« Je ne suis pas gênée le moins du monde ! Et même je dis ostensiblement à mes collègues qui sont autour de moi : « tiens, ça c'est rigolo, ça sort des poubelles ». Moi je suis fonctionnaire, je suis habillée propre sur moi, je présente bien. Quand je rentre chez moi, ostensiblement, quand il y a quelque chose devant la poubelle, eh bien je ramasse ! En faisant un grand sourire autour de moi quand on me regarde [rires]. Et je ramasse ! Je n'ai pas honte. Mon fils a honte, lui ! »	Catherine
VERB34	« Ca me gêne, ça ne me gêne pas, en fait au fond. Euh, comment dire. En fait ça ne me gêne pas dans l'idée. Ca me gêne si j'ai l'impression que la personne en face est gênée. Si elle n'est pas là en fait pour m'offrir ses objets. Voilà, en fait le problème des encombrants, c'est qu'il y a une énorme ambiguïté, on ne sait pas si, à la base…on n'a pas la même vision des choses. Moi, je le fais en espérant que ce soit valable dans les deux sens. Et ça me gêne, par exemple, de violer cette intimité si les gens partent du principe que leurs objets, c'est leur intimité aussi, et que si on leur prend, ça peut être dérangeant pour eux. Ca peut me gêner dans ce cas-là »	Amandine
VERB35	« Je suis plus rassurée dès que je peux discuter avec le propriétaire, ou plutôt que lui me parle. Parce qu'alors, c'est presque comme une invite. Le regard seul, c'est très intrusif. Vous ne savez pas si les gens apprécient que vous preniez leurs affaires, s'ils ont envie que ce soit vous en particulier. On ne sait pas ce qu'ils pensent »	Amandine
VERB36	« Oui, je serai emmerdée si je croisais quelqu'un en me disant…si je pique...enfin, (je pique, je repars toujours avec ce mot) si je… je.. je ramasse quelque chose, je croise quelqu'un, je ne vais pas spontanément lui dire : « c'est à vous ? Est-ce que je peux le prendre ? », mais ça m'emmerderait que ce soit la personne qui l'a déposée »	Patricia
VERB37	« A l'époque, j'ai remarqué que plus les gens sont pauvres, plus ils jettent pour racheter des trucs futiles, le dernier modèle, la dernier machin à la mode. C'est comme dans l'immeuble de la nourrice de ma fille. Il y avait une femme qui avait six enfants, pas de mari. Un jour, elle jette sa poussette. Elle attendait son dernier enfant, quand même ! On lui dit : «	Léa

	pourquoi vous la jetez ? Vous allez en avoir besoin ». Elle nous répond : « il y a une vis qui manque. Elle est cassée, j'en veux plus ! ». On était sciés, mon mari et moi. Et nous, comme on venait d'avoir la deuxième, on l'a pris et elle nous a bien servi »	
VERB38	« J'ai l'impression que les choses, les gens jettent facilement car ce sont des objets qui n'ont pas de valeur, beaucoup de choses pas très cher dont on se lasse vite. Mais les gens qui n'ont pas connaissance peuvent se débarrasser de choses extrêmement intéressantes. Ils les jettent car c'est vieillot »	Joël
VERB39	« Le type, moi je comprends pas pourquoi il a jeté ça. Il s'est dit « c'est une vieillerie, j'en ai plus rien à faire ! »	Eddy
VERB40	« C'est tellement évident qu'on va vers la catastrophe si on continue à consommer n'importe comment, à faire durer ce processus de production de gâchis. Et puis à voir des pourris qui s'enrichissent sur le dos des autres, des pauvres surtout ! Autant les multinationales que les pouvoirs locaux qui en sont les complices : ce sont des voleurs, des voleurs officiels !! Le marché, pour moi, c'est ça, c'est la surenchère, l'indécence de ces gens et du pouvoir politique qui cautionne leurs agissements »	Vincent
VERB41	« Je n'achèterais pas parce qu'on me demande de les acheter ou parce qu'on m'a fait rire dans une publicité. C'est plutôt la recherche du produit pour lui-même… et c'est surtout un plaisir de se dire qu'on n'est pas tombé dans une sorte de piège, parce que la publicité est un piège. Et quand on a trouvé un objet dont on voit la publicité à la télé et qu'on vient de le trouver dans la rue, on est aussi très heureux quelque part d'avoir déjoué le fait de passer par le magasin pour l'acheter »	Amandine
VERB42	« Je pense que celui qui les a jetés [des livres] aurait été plus mal que celui qui les a pris »	Patricia